

le grand chemin et prêta l'oreille ; puis un pas lourd retentit dans l'escalier.

Arrivé sur le palier, celui qui venait de monter sembla s'arrêter un instant comme s'il eut hésité à entrer.

Enfin la porte s'ouvrit, et M. Cardon, les cheveux en désordre, entra en chancelant, l'air hébété et stupeur.

À cette vue Marie déjà si affreusement éprouvée dans son amour de mère, et maintenant dans sa dignité de femme, se leva comme poussée par un ressort et se dirigeant vers le berceau vide de son enfant :

— Tiens, Pierre, lui dit-elle, l'œil en pleurs et d'une voix convulsive en désignant le berceau d'une main tremblante, regarde, tu n'as plus d'ensant ; et bientôt aussi, je le sens bien, tu n'auras plus de femme ; prends garde que le bon Dieu ne te punisse !

XI

Le lendemain, de grand matin, Ephrem avait rejoint Pierre. Ce dernier paraissait abattu et ses yeux rougis pouvaient laisser soupçonner qu'il avait pleuré. Le digne *Malandrin*, qui avait appris la mort de Pensant, se douta de suite que ces larmes provenaient des remords, qui durent boulever la conscience de son misérable ami, à la vue du désespoir de sa femme. Sans lui donner le temps de réslecher, il lui persuada aisément que sa position était très-gravé, que le monde allait gloser, que le beau-père reviendrait à la charge, et que par conséquent il valait infinité mieux pour lui et tout le monde, laisser passer l'orage et se tenir à l'écart.

Le reste de pudeur qui reste dans les coeurs même les plus avilis, les plus dégradés, croyait bien hautement au pauvre Pierre que sa conduite était infâme ; mais malheureusement, au lieu de rompre à jamais avec celui qui l'avait entraîné dans le vice, et se laissant encore gagner par lui, il le suivit de nouveau à la ville, oubliant ainsi ses plus saints engagements.

XII

Il est bien rare qu'un malheur vienne seul. Trois semaines environ après la suite de son mari, Madame Cardon vit arriver chez elle les gens de loi qui firent main-basse sur le magasin et le mobilier de la maison.

La pauvre jeune femme ne put résister à tant de secousses. Elle rentra brisée, malade de corps et d'esprit, sous le toit paternel, et mourut aux dernières feuilles en priant Dieu de pardonner son époux absent !

XIII

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis la mort de Madame Cardon, quand son mari tombé au dernier degré de l'avilissement, apprit cette foudroyante nouvelle de la bouche d'un charretier de son endroit qu'il avait rencontré, par hasard, dans la rue, et qui certes ne l'aurait pas reconnu, tant son extérieur était délabré.

La raison déjà chancelante du malheureux, l'abandonna alors tout à fait. Il devint fou, et quittant brusquement l'homme qui lui parlait, il continua à marcher devant lui, se dirigeant, sans le savoir, vers le village natal.

La nuit commençait à tomber, mais il faisait un clair de lune magnifique.

Après une course de plusieurs milles, Pierre s'arrêta devant une auberge, et soit qu'il l'eût reconnue, soit que l'intempérité survint même après le naufrage de sa raison, il entra et but.

XIV

Quand Pierre Cardon sortit de l'auberge, la lune avait disparu. A peine voyait-on encore, entre les éclaircies des nuages, quelques rares étoiles. La nuit était bien différente de ce qu'avait été la soirée. Le froid qui tantôt faisait craquer la glace et les toits comme autant de coups de fusils, était tombé tout à coup, et chose qui n'est pas rare dans ce pays, où les changements de température sont si brusques et quelquefois si étonnantes, un vent chaud soufflait avec violence, et semblait faire bousser des grinissements plaintifs aux fils de fer télégraphiques tremblants sur leurs poteaux élevés, que l'industrie plaça le long de nos grand'routés comme autant de sentinelles.

La neige se mit à tomber, fine d'abord, puis large comme des écus.

Peu à peu la route tracée par les voitures s'effaça. Il faisait un de ces temps affreux où, pour tirer service de l'expression populaire, *l'on ne mettrait pas un chien dehors* ; nuit terrible où le misérable qui n'a ni feu ni lieu erre seul à l'aventure, poussé par le désespoir et la faim.

Malgré cette tempête de neige qu'une profonde obscurité rendait encore plus effrayante, une forme humaine, semblable à un spectre nocturne, marchait en chancelant sur cette nappe éblouissante.

La neige craquait sous ses pas d'une manière sinistre.

De temps à autre, on l'entendait prononcer des mots incohérents et sans suite. Quelquesfois il poussait des éclats de rire, de ce rire strident et saccadé qui fait mal au cœur, comme rient les fous.

Cependant Pierre Cardon, marchait, marchait toujours. Ses habits étaient couverts de givre, et la neige qui lui sonettait le visage, l'avait rendu presque aveugle.

Bientôt la couche de neige qui couvrait la terre devint si épaisse que le malheureux n'avancait plus qu'à grand peine, et soit lassitude, soit qu'il eût marché trop près du rebord du chemin, il trébucha et tomba lourdement.

Il essaya de se relever, mais en vain.

Peu à peu ses membres devinrent inertes, le froid commençait à le gagner. La neige continuait à tomber.

Alors Pierre Cardon, couché vivant dans sa tombe, eut une vision étrange, terrible.

Sa mémoire lui retracca avec une fidélité saisissante et implacable, tous les événements de sa vie, depuis son enfance.

Il revit sa mère, sa mère qui l'avait tant aimé et qu'il aimait tant, et il lui sembla qu'elle pleurait.

Il crut sentir l'haléine de son enfant, de son cher enfant dont il embrassait, avec tant de joie, le petit cou parfumé, et dont il caressait les cheveux blonds et bouclés.

Marie, sa pauvre Marie, qu'il avait laissé mourir toute seule, jetait sur lui des regards profondément tristes.

Pièce à pièce, il reconstruisait ainsi tout l'échafaudage de son bonheur évanoui. Puis ses oreilles commencèrent à tinter. Il s'imagina entendre sonner les cloches. Ce furent là ses glas funèbres. La neige avait achevé de le couvrir.